

Les mots de la chair

Aline Apostolska

Volume 43, Number 4 (254), November 2001

Danses

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/32938ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Apostolska, A. (2001). Les mots de la chair. *Liberté*, 43(4), 168–176.

Les mots de la chair

Aline Apostolska

Danse et écriture s'entremêlent dans ma vie, autant professionnelle qu'intime, matérielle qu'imaginaire, depuis l'origine, depuis le tout début. Ainsi, la plus forte image d'identification qui m'ait été donnée par ma famille réside en cette phrase « tu as dansé avant de marcher » (et j'aurais marché à 9 mois...) suivie de l'autre phrase, qui insiste sur le mythe, « tout le monde a toujours pensé que tu serais danseuse ». Et, en effet, la danse ponctue chacune de mes journées mais, néanmoins, je suis devenue journaliste, puis écrivain. Défaillance, trahison, essoufflement voire, détournement de destinée (mais je ne crois pas du tout à la destinée) ? Tout au contraire, je pense que si sens, et non destinée, il y a, il est strictement exprimé ainsi. Dans le fait que là où l'on attendait une danseuse, on ait vu jaillir un écrivain. « Je ne danse pas, répétait Isadora Duncan, je suis dansée » ce que confirme aussi, entre autres, Carolyn Carlson. Qu'écrit-on, véritablement, si l'on n'y implique pas son corps, sa chair ? Écrit-on seulement, si les mots ne

sortent pas des entrailles et n'atteignent pas à celles du lecteur ? Et danse-t-on, vraiment, si l'on n'est pas imbibé, pétri de mots, d'ineffable dont il y a tant à dire que l'on n'en dit rien, comme disait Jankélévitch. Ce silence commun à la danse et à l'écriture, ce silence de la parole impropre à exprimer le Tout, ce silence n'est-il pas ultime tentative de dépasser le périssable de la langue, des langues même, pour s'immiscer, un tant soit peu, vers le pérenne et l'universel ?

Dès lors oui, un lien fondamental, principiel, unit la danse, les arts visuels et l'écriture. Je ne me souviens pas qu'un seul chorégraphe à qui j'ai posé la question pendant des années n'ait pas revendiqué cette double filiation, ce double patronage. Pour les chorégraphes, l'appartenance semble donc plus consciente, et elle est manifestement exprimée. Les artistes d'arts visuels ne s'en sentent pas amoindris. Pour les écrivains... ceux qui sont proches de la danse sont plus rares, disons qu'il y a encore du chemin à parcourir mais les rapprochements se multiplient et on progresse. Depuis trois ans que je vis à Montréal, souvent ville des métissages interculturels, des tricotages inattendus, les rapprochements danse, écriture, arts visuels me semblent de plus en plus manifestes. Ainsi, si le corps est un chaudron, alors danse et écriture s'y rejoignent mais nous échappent. On pourrait s'attendre à ce que je dise ceci parce que cela relève de mon double métier de journaliste culturelle et d'écrivain, et c'est bien sûr vrai. Mais ce n'est pas l'essentiel. Je n'ai pas toujours analysé les choses avec ce recul conceptuel. Non. Les liens fondamentaux entre corps (de femme) et création (danse, écriture, enfantement), je les ai d'abord vécus.

Ainsi, j'avais vingt ans et deux amants. Tous deux travaillaient dans des radios libres parce que c'était la chose la plus intéressante qui se passait à Paris en cette année 1981 (à part la joie de l'élection de François Mitterrand mais, d'abord ce n'est pas sans lien et ensuite, ça reste une autre histoire...). Deux amants donc. L'un avait mon âge et l'autre le double. Le premier, F., se destinait à l'écriture et, en attendant, animait une émission littéraire. Le second, H., était acteur et saxophoniste, peintre à ses heures, et animait un magazine culturel. Et moi, en plus d'aller à la fac, j'étais payée pour travailler avec le second mais, pour le plaisir, j'aimais à participer aussi aux émissions du premier. Vous ne voyez aucun lien avec la danse ? Forcément. Moi non plus, au début.

Au bout de quelques mois, cette double vie, qui a pavé de pierres solides la route de mon futur, cette double vie s'est transformée en asymptote. Asymptote : deux courbes se rejoignent pour faire une ligne droite – mouvement répertorié en écriture chorégraphique. F. et H. se mettent à passer respectivement deux week-ends par mois à Montpellier. Montpellier ? Quelle idée ! De la capitale du Languedoc, je ne garde en effet que quelques souvenirs d'enfance, de plages bondées et de mer sale. Mais enfin, c'est gros ! Quelle mouche a piqué, au même moment, mes deux amants qui ne se connaissent pas et dont j'incarnais jusque-là (c'est le cas de le dire) le seul point commun secret. Secret, du moins dans l'ordre des choses visibles. Avec la stupéfaction, l'interrogation puis la jalousie m'envahissent. Je me sens d'un coup trompée par les deux, en même temps, pour une raison qui m'échappe encore mais que je soupçonne déjà reliée. Au lieu de rire de cet événe-

ment digne de l'arroseuse arrosée, il me prend une terrible obstination. Il faut que je sache. Et, comme un écho, leurs explications se répondent et, du même coup, confirment la véracité de leurs propos. « C'est la danse ! Depuis l'arrivée de D.B., Montpellier est la ville de la danse contemporaine... Une effervescence extraordinaire, un souffle novateur, une expérience inédite... ». J'entends bien. Le début des années 80 en France était marqué par un vent de culture et de liberté, et le gouvernement socialiste, en particulier le ministre de la Culture, Jack Lang, avait choisi la danse contemporaine pour l'incarner. Cet engouement a duré environ quatre ans, pendant lesquels on a cru que tout était possible, et permis.

Danse contemporaine, je ne connaissais pas du tout. Ou presque rien. Mais, effectivement, puisque je continuais à travailler avec mes deux amants, j'en entendais dorénavant parler à longueur de semaine. Mais, pour moi au début, danse contemporaine égalait infidélité inadmissible de mes deux amants. Non mais franchement ! Avoir deux amants et passer ses week-ends toute seule, à cause d'une maîtresse virtuelle ! Enfin virtuelle... H. habitait à l'époque non loin du Centre Beaubourg. Un samedi, autant profiter de ma solitude, je me rendis au Centre à une projection de vidéos-danse. Charles Picq je crois, déjà... Et là, d'un coup, je découvris un univers, un monde que je reconnus immédiatement mien. Sous mes yeux, je découvris « la maîtresse virtuelle » qui obsédait mes amants, D.B., et puis bien d'autres encore... Et je tombais en amour moi aussi. Drôle de triangle. Pas de trois. De retour à la radio, je proposais une chronique de danse contemporaine. Dans le magazine de H. et dans l'émission de F. Je me mis à courir les salles,

les festivals, les entrevues. À parler et bientôt, à écrire sur la danse contemporaine, devenue ma propre maîtresse virtuelle. Un soir, immanquablement, alors que je me trouvais dans une salle avec H., je tombais nez à nez avec F. Drame. Imaginez une scène absurde, F. lançant des remarques cyniques avec un rire sarcastique, H. dans un rôle de dindon de la farce, entre Labiche et Feydeau, et toute cette logorrhée dirigée contre moi, évidemment. Leurs mots dans ma chair. Les maux de leur chair et les houles de leurs esprits.

Néanmoins la double vie continue, un peu moins délicate. H. passe de plus en plus de fins de semaine à Montpellier même, surtout, lorsqu'il n'y a aucun spectacle. Il est devenu l'ami de D.B. et de sa compagne peintre. Je comprends. Je me jure de rencontrer le chorégraphe sous le prétexte d'une entrevue. Ce que je fais, à Lyon. Après avoir parlé de son spectacle, je dis que je suis une amie de H. Regards. Silences. Nous sommes en 1983. Le train s'emballe.

Une nuit, F. me demande en mariage. Comme ça. Il dit que la seule façon d'être bien ensemble c'est d'avoir des enfants. Mais nous sommes des adultes, nous ? 22 ans et presque toutes nos dents et hop ! on va se marier et avoir des enfants. Je fais ça court, mais bref, je refuse. Il rompt. Il annonce qu'il a une maîtresse à Montpellier, deux fois son âge et mère d'un adolescent. Il part vivre et travailler là-bas, dans un magazine culturel. Il me quitte parce que je refuse ce qu'il savait me voir refuser, et pour une *vieille* ? Beau prétexte, mais j'accuse le coup. C'est l'été et je me prépare à partir en vacances, hors de France.

H. me donne rendez-vous dans un café des Halles. Avant nos départs respectifs, moi la Sicile, lui Montpellier. Encore et toujours. H. a quelque chose à me dire. H. a une chaude-pisse. Tiens, la maîtresse virtuelle transmet des microbes. Maux de chair. C'est ainsi. Il doit me prévenir. Je dois me faire soigner. Ce n'est pas une banale chaude-pisse en réalité. C'est bien plus grave mais on ne le saura pas tout de suite. Un mois après avoir pris des antibiotiques, je me retrouve à l'hôpital, double salpingite, grave très très grave, plus jamais d'enfant. Trois semaines avec une perfusion dans chaque bras, un sac de glace sur le ventre. On essaie d'éviter l'hystérectomie. 22 ans, plus d'enfant, et pas sûre de sauver sa propre vie. Mes deux amants à Montpellier, chacun avec sa chacune ou plutôt, F. avec sa chacune, « la vieille », et H. avec son chacun, plus virtuel du tout. Et moi toute seule sur mon lit d'hôpital, dix kilos en moins, des maux dans ma chair qui n'est plus que le champ de bataille d'une guerre de microbes mortifères. Loin, très loin de la danse, ou bien trop près, beaucoup trop près. Et des mots. Des mots de la chair meurtrie. J'écris du matin au soir. Premier recueil de nouvelles : *Les larmes de Lumir...* des larmes de lumière. Nuit totale. Mort.

Puis renaissance. Je guéris. Un miracle ! Touchée par la lumière ! Je range mon manuscrit dans un coin et je reprends ma vie professionnelle. Je suis dorénavant journaliste culturelle, surtout en danse contemporaine. Je l'ai bien mérité. J'ai payé de ma chair. Et j'adore encore les chorégraphies de D.B. Je ne lui en veux pas. À H. non plus, j'irais presque le considérer comme un initiateur. Quant à F., je le vois régulièrement à Montpellier et quand il vient à Paris. Complicité. J'écris dans son journal et puis un soir, je

lui raconte toute l'histoire. Eh bien voilà, j'ai toujours mon utérus, je suis devenue journaliste de danse, j'ai fini un manuscrit aussi, mais... je n'aurai jamais d'enfant. Double salpingite, à moins d'un miracle... F. me prend dans ses bras. « Tu aurais dû accepter » murmure-t-il. Bien sûr que non, cela eût été insensé. Il en allait justement du sens de ma vie. Ma vie à moi, cette vie impartageable que l'on ne vit que par et pour soi. F. continue. Il me dit. « H. et D. ont le sida ». J'entends les mots dans ma chair comme si quelqu'un venait de me les assener à coups de gourdin. Double salpingite, une broutille ! Nous étions en 1985 et le sida venait de tomber sur la France comme une pluie atomique, stoppant net toutes les envolées du début des années 80. J'ai failli crever. C'est ça qui m'a sauvée. Si je n'étais pas tombée malade, si j'avais continué ma relation avec H... Terreur rétrospective, la maladie m'a sauvée. Dans la nuit, je m'agrippe à F. Serrés l'un contre l'autre nous regardons le plafond. Qui, là-haut, détient le sens de ma vie ?...

Dernière scène, d'une atroce limpidité. Mars 1988. En juillet 1987, un deuxième miracle a illuminé ma vie. Le premier avait été la publication de mon premier livre en avril 1987. Le deuxième est que je suis restée enceinte. Mon gynéco n'en revient pas, et moi donc ! Je le garde ? Ben voyons, quelle question ! Mon éditrice sera la marraine de mon enfant, un garçon. Et donc, en ce mois de mars 1988, je déjeune avec elle à la cantine bio de l'Opéra de Paris. Je porte mon plateau sur mon ventre de huit mois et demi. Mon premier fils naîtra deux semaines plus tard. Soudain un appel : « Aline ! Que tu es belle ! » D. est assis là et me regarde, l'œil embué. Il est pâle, maigre, et prépare un spectacle pour la troupe de l'opéra. Sa maladie est connue

de tous et elle a évolué. Mal. Je sais qu'il a rompu avec H., malade lui aussi. Justement il me dit « Devine qui j'attends ? H. » Puis il ajoute : « Ça fait deux ans que je ne l'ai pas vu. Quel hasard ! » Je lève la tête vers les fresques du plafond. « Tu peux pas savoir comme je suis heureux pour toi » me dit D. et je sais que c'est vrai. Mais je ne peux vraiment pas lui dire la même chose. Je me tais. Une heure plus tard, je suis attablée avec mon éditrice et future marraine de mon fils, qui elle-même a eu une hystérectomie à l'âge de 36 ans... Mon ventre est si gros que je ne peux m'asseoir que sur le côté. Je vois H. et D. qui viennent vers nous. H. regarde mon ventre, D. regarde H. et mon amie éditrice nous regarde tous les trois. Silence. Mots de la chair. Pas de trois. Entre nous la ligne de la vie. La même ligne de vie qui unit et qui sépare. Asymptote. Elle nous a d'abord unis, réunis et révélés. Et là elle nous sépare. Pour toujours.

Quand mon fils aîné a eu quatre ans, j'ai fait une dernière entrevue avec D., deux semaines avant sa mort. Je ne suis plus retournée à Montpellier et je n'ai plus revu H. Je ne sais même pas s'il vit encore. Je n'ai plus revu F. non plus, mais j'ai récemment entendu qu'il vivait seul, à Paris. Et moi désormais, j'ai deux fils et je vis à Montréal. Je suis chroniqueuse de danse et de littérature, et écrivain, surtout. Et je danse, pour moi, comme je l'ai fait « avant de marcher »... Lorsque je regarde une chorégraphie, je sens monter des mots. Lorsque je lis un livre, des formes, des personnages se meuvent peu à peu devant mes yeux, emportés par le mouvement qui me happe moi aussi. Le rythme est là, souverain, dans la danse et l'écriture, comme lorsque Shiva Nataraja ou Dionysos font tourner l'univers.

Et tout cela, grâce à la communion du silence, ce silence de la bouche commun à la danse, à l'écriture, à la lecture et aux arts visuels. Ce silence de la bouche qui dit les mots de la chair. On ne danse pas, on n'écrit pas. On est dansé, et écrit. Le lâcher-prise et le mystère constituent peut-être les « vrais » liens entre danse et écriture, mais qui le sait ? Et pourquoi prétendre le savoir ?